

Naissance du socialisme par la critique: La Roumanie

par Georges HAUPT.

« L'œuvre des socialistes se divise en deux parties : il s'agit d'abord d'une critique de la société d'aujourd'hui, de ses bases politico-sociales, de la vie familiale où se manifestent le vice et la stupidité de la vie des classes dominantes — ceci représente la partie critique, négative, de notre activité ; la seconde partie est la présentation de ces bases politico-sociales, familiales, etc... qui se développent au sein de la société d'aujourd'hui et qui serviront de fondement à une forme sociale nettement supérieure à la forme actuelle. Du point de vue de la critique, de la partie négative, la littérature est un de nos plus puissants alliés. Elle nous montre l'image de la société d'aujourd'hui, de ses aspirations, de ses passions, des vices qui la tourmentent, la littérature démontre précisément ce que nous nous efforçons de démontrer à savoir combien stupide et vicieuse, combien malade est la société dans laquelle nous vivons. Ceci, bien entendu, n'est pas l'unique mission de la littérature. Et quand nous disons littérature, nous parlons de la vraie et non pas de celle des barbouilleurs de papier qui émoussent les lettres et les machines typographiques au détriment de l'Humanité » (1).

C'est en ces termes que furent esquissés, en 1885, les objectifs du mouvement socialiste naissant en Roumanie. Ce texte nous montre la place accordée au phénomène littéraire dans la propagande et la réflexion théorique, pendant une période initiale qui s'étendra jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ce programme fut formulé par celui qui fit aussi le plus d'efforts pour qu'il se réalisât : sous le nom de Ion Gherea, il entra dans l'histoire de la littérature roumaine comme le représentant le plus éminent d'un nouveau courant culturel et comme le fondateur de la critique littéraire scientifique roumaine ; sous le nom de Constantin Dobrogeanu, il fut le pionnier du socialisme en Roumanie, son théoricien et dirigeant intellectuel incontesté. Sous le nom composé de Dobrogeanu-Gherea, il fut, au début du XX^e siècle, selon Racovski, « le plus grand théoricien marxiste dans les Balkans ». Tous les dirigeants socialistes des Balkans souscrivirent à cette appréciation, et

(1) C. DOBROGEANU-GHEREA, *Studii critice*, Vol. II, Bucuresti, 1956, p. 148.

tous ceux qui l'approchèrent — par exemple Trotski — furent fascinés par ce personnage hors série (2).

Cet homme extraordinaire, dont le nom littéraire, Gherea, vient du mot hébreu « Gher » (étranger) (3), et qui vécut jusqu'à la fin de ses jours avec de faux papiers sous le nom de Constantin Dobrogeanu, s'appelait en réalité Salomon Katz. Originaire d'Ukraine, militant actif du mouvement révolutionnaire russe, recherché par l'Okhrana tsariste après l'échec de l'« action dans le peuple », il se réfugia en Roumanie en 1875 et il continua à assurer le transport de la littérature révolutionnaire clandestine en Russie (4). Après diverses péripéties — il fut enlevé en 1878 par les gendarmes russes, déporté au nord de la Russie d'où il réussit à s'évader — Dobrogeanu-Gherea s'établit à Ploesti où il exerça toute sa vie le métier de restaurateur au buffet de la gare. Dès 1878, avec un groupe de révolutionnaires russes dont Sudzilovski-Russel et Pavel Axelrod, il commença à se livrer, en Roumanie, à une propagande systématique pour les idées socialistes (5). Le socialisme pénétra en Roumanie dans des conditions extrêmement difficiles ; il se heurtait à l'indifférence, à l'ignorance. Axelrod, qui vécut en Roumanie en 1880, jugeait que le sous-développement économique y avait comme corrélation le bas niveau des exigences intellectuelles et que « l'optimiste le plus farouche osait à peine nourrir l'espoir que les idées modernes du socialisme pussent prendre racine dans un terrain qui ne s'y prêtait apparemment pas le moins du monde » (6).

Après 1879, on vit proliférer les petits groupes idéologiques, au cheminement de pensée souvent déconcertant, plus ou moins éphémères, mais qui entretinrent un climat d'ébullition intellectuelle. Ils s'intitulèrent socialistes, mais, en fait, il s'agissait de mouvements de contestation dont le courant de pensée dominant s'apparentait à l'anarchisme (7). Les cercles socialistes regroupaient des étudiants, des élèves, déçus par le parti libéral qui, après avoir fulminé contre les conser-

(2) Trotski rencontra Dobrogeanu-Gherea, en 1913, lors de son passage en Roumanie comme correspondant de guerre. Sur la base des renseignements qu'il lui avait fournis, Trotski publia une excellente biographie de GHEREA dans la *Kievskaja Mysl'* des 27-29 août 1913, reproduite dans L. TROCKIJ, *Sotchnenija*, Moscou, Leningrad, 1926, t. 6, pp. 394-402.

(3) Ce renseignement nous a été communiqué par l'élève et éditeur des œuvres de Dobrogeanu-Gherea, poète socialiste, historien érudit de la littérature, le regretté Barbu LAZAREANU.

(4) Cf. G. HAUPT, *Din istoricul legaturilor revolutionare româno-ruse (1850-1881)*, Editura Academiei, 1955, pp. 145 et *passim*.

(5) G. HAUPT, « Inceputurile activitatii revolutionare a lui Dobrogeanu-Gherea » (Les débuts de l'activité révolutionnaire de Dobrogeanu-Gherea) in *Studii*, 1957, n° 3, pp. 61-85.

(6) Cf. P. AXELROD, « Bericht über den Fortgang der sozialistischen Bewegung : Rumänien », in *Jahrbuch für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, Zürich, 1881, t. 2, pp. 320-326.

(7) Les anarchistes considéraient le mouvement naissant en Roumanie comme leur appartenant. La presse anarchiste française, par exemple *La Révolte*, publia de nombreuses informations relatant les premiers pas du mouvement roumain. Voir aussi MAX NETTLAU, *Bibliographie de l'anarchie*, Bruxelles-Paris, 1897.

vateurs, s'installait solidement au pouvoir (8). La répression que le mouvement naissant subit en 1881 de la part des autorités eut pour résultat d'accroître l'audience de ces groupes. Les socialistes tentèrent de se donner une organisation, de définir une propagande dont le moyen d'action devint la revue *Contemporanul*. Editée par une famille de jeunes professeurs, les Nadejde, elle donna naissance à un vaste mouvement d'idées destiné à remplir l'immense vide intellectuel et politique, surtout dans les deux jeunes universités du pays. Publié à Jassi, centre intellectuel de la Roumanie de l'époque, *Contemporanul* obtint en peu de temps une très grande audience et joua un rôle dynamique dans les facultés et les lycées du pays. En 1883, *Contemporanul* tirait à 3.000 exemplaires chiffre jamais atteint en Roumanie.

Sous la bannière du matérialisme, de l'athéisme, et du scientisme, l'infatigable rédacteur de la revue, Ion Nadejde, secondé par sa femme Sophie et son frère Georges, mena une âpre bataille contre l'obscurantisme religieux, le verbiage métaphysique, l'ignorance des professeurs des facultés et des lycées. La revue combattit les mœurs répandues dans la vie intellectuelle, par exemple le plagiat, elle dénonça l'état lamentable de l'instruction primaire, la vie difficile des maîtres d'école. Elle exprima sa foi dans la science, et donc dans le matérialisme, dans l'instruction et dans le progrès social (9). Les maîtres à penser de ses animateurs étaient Darwin, Büchner et Vogt. Sous de nombreux aspects, la revue était une réplique de son prédécesseur russe le *Sovremennik* dont elle emprunta le nom et subit l'influence. D'une manière générale, l'expérience de l'intelligentsia russe des années 1860-1870 était retransmise par les révolutionnaires russes réfugiés en Roumanie, et servait de point de repère à la propagande.

Un tournant s'amorça dans les années 1884-1885. Le marxisme devint alors le courant de pensée dominant. Pour propager les théories économiques et historiques de Marx, les socialistes de Jassi firent paraître une nouvelle publication : *Revista Sociala* (la Revue socialiste) (10). Dès lors, *Contemporanul* devint une revue culturelle : le scientisme céda la place à la littérature, le darwinisme à l'esthétique.

(8) L'atmosphère dans laquelle naquit le mouvement socialiste en Roumanie est retracée dans l'article de Constantin MILLE, « Le mouvement socialiste en Roumanie », in *Revue Socialiste* (Paris), 1886, N° 18, pp. 493-494, et dans les souvenirs de N. LIBER, « Joan Nadejde : Socialism in Rumania in the nineteenth Century », *The Modern Quarterly*, V, N° 4.

(9) Sur l'activité de cette revue, on peut consulter la monographie intitulée *Contemporanul si vremea lui* (Le Contemporain et son temps), Bucaresti, ESPLA, 1959, 336 p. Sur la couverture figurent les noms des auteurs Savin Bratu et Zoe Dimitrescu. Ironie du sort : cette monographie sur une revue qui s'appliquait à dénoncer le plagiat et le vol littéraire omet de mentionner son troisième auteur qui écrivit les chapitres 1 à 5, le signataire du présent article. Certes, on opéra, ce faisant, des changements et des *rewritings* tels que, même consulté, le « troisième auteur » ne les aurait pas approuvés. En annexe de cette monographie (pp. 295-334), se trouve un excellent répertoire des sommaires de la revue (1881-1891) établi par Emil Mann.

(10) Voir à ce sujet le « Rapport présenté par les délégués du parti ouvrier roumain au congrès international ouvrier et socialiste de Bruxelles (1891) » in *Congrès international ouvrier socialiste tenu à Bruxelles du 16 au 23 août 1891, Rapport publié par le secrétariat belge*, Bruxelles 1891, pp. 185-200.

Il s'agissait essentiellement de promouvoir une littérature au service de la lutte sociale. *Contemporanul* ouvrit ses colonnes à de jeunes poètes socialistes, de jeunes révoltés, qui cherchaient à mettre en application leurs préceptes idéologiques. Mais la rubrique qui eut à l'époque le plus d'influence fut celle de la critique littéraire. I. Gherea devint alors le « spiritus rector » du mouvement socialiste : tout en élaborant dans la *Revista socială* les études théoriques et le premier programme du socialisme roumain, il assumait le rôle de critique littéraire de *Contemporanul*. Au prix de quels efforts et dans quelles conditions ! Il qualifia lui-même sa vie de « tour de force » (11). Il vivait, en effet, comme un réfugié russe tracassé et surveillé par l'okhrana (12), contraint à une prudence de chaque instant, à un anonymat permanent, car il ne fut naturalisé qu'en 1889. Juif, étranger, il était de surcroît marxiste militant, dans un pays où, à l'époque, l'antisémitisme et la russophobie faisaient rage de même que l'hostilité agressive envers la « secte des nihilistes » athées et matérialistes : ainsi, appelait-on les socialistes. Il était, d'autre part, contraint d'écrire une langue étrangère qu'il ne possédait jamais à fond, de réfléchir, d'étudier et de créer dans le vacarme du buffet de la gare qu'il gérait non sans mal pour assurer la subsistance matérielle de sa famille et du groupe de réfugiés russes qui l'entourait. Vouloir méditer et se prononcer sur les grands problèmes théoriques qui préoccupaient le socialisme international et laissaient indifférente l'opinion du pays où il vivait, telle fut la gageure qu'il assumait. En 1894, il écrivait à Kautsky, qui le félicitait pour son étude sur Stirner parue dans *l'Ere nouvelle* : « Votre opinion a pour moi une très grande valeur : en Roumanie, presque personne n'a lu cet article, vous ne pouvez imaginer à quel point être écrivain ici en Roumanie est un sort cruel » (13).

En même temps pourtant, Gherea assurait la liaison avec le mouvement révolutionnaire russe et dirigeait avec de grandes difficultés le socialisme roumain animé par des intellectuels capricieux : écrivain, il était aussi un militant.



Dans la lettre à Kautsky de décembre 1894, que nous venons de citer, Dobrogeanu-Gherea mentionna non sans satisfaction qu'il était l'un des premiers critiques littéraires se réclamant du marxisme : « J'ai conscience que mes articles ont de nombreux défauts, mais je suis l'un des premiers à avoir appliqué la conception matérialiste de l'histoire à la critique littéraire. Presque tous mes articles ont paru quelques années

(11) Cf. la lettre autobiographique que Dobrogeanu-Gherea adressa à son gendre Paul Zarifopol, publiée par I. VITNER in *Viata Romineasca*, 1956, n° 11, pp. 145-146.

(12) Cf. G. HAUPT « Revolutionari rusi in România în a doua jumătate a secolului al XIX-lea », tiré à part du recueil d'études *Relatii Româno-ruse în trecut*, 1957, pp. 18-21.

(13) *Kautsky et les socialistes des Balkans. Correspondance inédite* (en préparation sous l'égide de l'Institut International d'Histoire sociale d'Amsterdam).

avant l'ouvrage remarquable de Mehring. » En fait, la conception esthétique de Dobrogeanu-Gherea, d'inspiration marxiste, était greffée sur les traditions de la littérature et de la critique littéraire de la démocratie révolutionnaire russe et sur les travaux de l'école critique française contemporaine. Elevé dans la culture russe, lecteur assidu dès sa jeunesse de Tchernychevski, Lavrov, Bakounin, il resta toute sa vie en contact direct avec la vie littéraire et intellectuelle russe. Il consacra dès le début plusieurs articles aux grandes figures de la littérature russe : Tourgueniev, Taras Chevichenko, Dostoïevski, en mettant en évidence le message social de leurs œuvres et l'exemple de l'écrivain. Il s'appuyait alors sur les écrits de Dobroliubov et Tchernychevski. Comme l'a remarqué à juste titre Mme Ida Grinberg en analysant le premier article critique d'I. Gherea paru, en 1885 dans la revue *Contemporanul*, qui était consacré à une pièce de théâtre du militant socialiste roumain Mortzun, il reproduisit des passages entiers de l'étude connue de Dobroliubov, *Le Règne des ténèbres*. Il lui arriva même, par moments, de ne pas prendre la peine « de paraphraser les passages empruntés à Dobroliubov, et de se contenter de changer le prénom Ekaterina de la pièce d'Ostrovski en celui d'Anna, héroïne de la pièce de Mortzun » (14).

Gherea trouva pourtant très rapidement sa voie et son style. D'abord le marxisme, qu'il assimila avec la célérité et la profondeur qui le caractérisaient, lui fournit une méthode d'analyse sociale et l'aida à forger sa théorie du déterminisme de l'art comme produit de la société. Comme nous le verrons, il sut d'ailleurs éviter les pièges, d'un sociologisme vulgaire ou du matérialisme mécaniste. Ensuite, les travaux de l'école critique française, Sainte-Beuve, et surtout Taine, de même que ceux de Brandès, chez qui l'esthétique hégélienne se mêle au déterminisme, lui permirent de se débarrasser d'un complexe de dilettante et de se découvrir un réel pouvoir d'analyse. Il avait étudié également les travaux de Brunetière, de Faguet ainsi que ceux de Hennequin et même des jeunes théoriciens qui s'élevaient contre le vieux maître, Taine (15). Mais c'est surtout sa familiarité avec la littérature universelle, classique et contemporaine, qui forma ses goûts littéraires. Il connaissait aussi bien les œuvres des écrivains consacrés, Balzac, Flaubert, Stendhal, que celles des écrivains discutés, Bourget, ou des débutants, Baudelaire, Verlaine et Rolinat. Il était,

(14) I.S. GRINBERG, « N. Dobroliubov, A.N. Ostrovskir i rumynskaja literatura », in *Doklady i Soobchtchenija filogogiceskogo instituta Leningradskogo universiteta*, 1950, fasc. 2, p. 154-8. On doit également à Madame Grinberg une bonne étude d'ensemble sur cette revue, où elle étudie plus particulièrement l'influence de la littérature et de la pensée démocrate russe sur son orientation, cf. I.S. GRINBERG, « Rumynskii jurnal « Kontemporanul 1880-1889 » in *Vestnik Leningradskogo Universiteta*, 1951, N° 1, pp. 188-198.

Sur les relations entre Dobrogeanu Gherea et les écrivains russes de l'époque, cf. A. RUBINSTEJN, « Dobrogeanu-Gherea i Korolenko, neopublikovanye pis'ma », in *Dnestr*, 1960, n° 2, pp. 142-146. De même Endre PALFY, « Some facts about C. Dobrogeanu-Gherea's russian relations », in *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae*, 1961, t. 4, pp. 341-351.

(15) Cf. Horia BRATU, « Din controversa in jurul criticii literare a lui Dobrogeanu-Gherea » (A propos des controverses autour de la critique littéraire de Dobrogeanu Gherea), in *Cercetari filozofice*, 1957, n° 2, pp. 88-91.

enfin, familier des écrivains de son époque tels Ibsen, Max Nordau, G. Hauptmann, Björnson et Thomas Hardy, et recommandait de les traduire en roumain. Car c'est dans la littérature internationale contemporaine, « cet immense laboratoire où les sentiments, les idées de l'humanité d'aujourd'hui prennent corps et âme dans la création artistique », que les hommes de lettres roumains devront chercher leurs « modèles d'inspiration et d'imitation artistique ».

Cet autodidacte brillant, d'une culture étendue et profonde, rompit décidément avec la critique littéraire normative, dominante en Roumanie. Selon l'expression de Lovinescu, auteur d'une histoire fondamentale de la civilisation roumaine, « il fut le premier à libérer la critique de sa phase générale et culturaliste, à l'orienter sur le chemin de la recherche spécifique... il fut le fondateur de notre critique dans l'acception moderne des méthodes analytiques » (16). C'est en s'appuyant sur les méthodes de Marx, et en utilisant un système conceptuel emprunté à Brandès et Taine qu'il élaborait sa méthode. Les références à Taine sont fréquentes dans son œuvre critique, mais quand il s'agit d'interpréter les phénomènes en profondeur, il tente d'élaborer une réponse marxiste. Il réfute, par exemple, l'interprétation de Taine sur les causes du pessimisme littéraire que celui-ci attribuait à la diminution des croyances religieuses et à l'organisation démocratique des sociétés. « L'erreur de Taine, commune à presque tous les critiques qui ont écrit sur la maladie du siècle et sur son remède, écrit Ghérea, c'est qu'il prend pour causes de la maladie, les formes sous lesquelles elle se présente, il la confond avec les effets et les circonstances qui l'accompagnent... Nous disons : ni les conceptions philosophiques, ni telle ou telle croyance religieuse ne sauraient être les causes des anomalies intellectuelles telles que le pessimisme ou le déceptionisme. Toutes ces conceptions et croyances morbides sont les symptômes de l'état morbide social et elles ne peuvent paraître que parce que la société est malade... Le déceptionisme dans la société comme dans la littérature n'est que le résultat d'une société malade depuis longtemps et foncièrement anormale. Certes, nous ne nions pas l'influence de ces manifestations sur la vie intellectuelle d'une société ; il est certain qu'une conception philosophique ou religieuse inquiétante peut à son tour influencer sur la société en élargissant le champ de son action et en étendant le mal sur la société, mais la cause première est autre. Laquelle ? Elle doit être recherchée dans la vie matérielle de la société, dans la physiologie sociale même » (17).

Dès 1887, Dobrogeanu-Gherea publia une étude méthodologique (les problèmes méthodologiques reviennent fréquemment dans ses articles) qui définissait ses vues sur la critique littéraire (18). Il condamna sans rémission la critique sentencieuse dont la fonction était de décerner des qualificatifs et qui fondait ses jugements sur l'arbitraire. Car pour l'art, « une des manifestations les plus complexes de l'esprit

(16) E. LOVINESCU, *Titu Maiorescu*, Bucaresti, 1940, vol. 2, pp. 279-181.

(17) *Contemporanul*, V, 1887, n° 8. En français, cette étude a paru dans la *Revue socialiste*, 1893, n° 98, pp. 175-191.

(18) « Critica criticeii », in *Contemporanul*, 1887, n° 3, reproduit dans DOBROGEANU-GHEREA, *Studii critice*, vol. I, pp. 50-75.

humain », ne peuvent exister ni loi ni règle. La critique moderne, selon Gherea, considère l'œuvre littéraire comme un « produit » et l'analyse comme tel (ainsi que font les sciences naturelles) en cherchant les causes qui l'ont fait naître (19). Il établit quatre règles méthodologiques de cette critique qui dans son essence a un rôle explicatif et un sens déterministe. Tout d'abord, la critique doit découvrir des rapports de causalité entre l'œuvre artistique et l'artiste créateur. C'est ainsi que « la critique, en analysant la vie de l'artiste, sa psychologie, nous explique pourquoi et comment il a créé l'œuvre artistique, nous montre comment, en tenant compte du tempérament de l'artiste, de son psychisme, l'œuvre artistique devait être telle qu'elle est et non pas autrement ». L'influence de Taine dans cette définition est évidente. Mais Gherea va plus loin : il cherche à comprendre les rapports entre l'art et la société, à expliquer la création littéraire par les contradictions de la société. De là découle le second point : la recherche de la causalité ne se contente pas de l'analyse psychique de l'écrivain, elle se préoccupe du facteur essentiel, la société. Car, si l'œuvre est un produit de l'artiste, ce dernier est aussi un produit : celui du milieu « naturel et social ». Ceci implique tout d'abord l'analyse de la psychologie du peuple auquel appartient le créateur et qui constitue son milieu naturel, ensuite celle du milieu social, c'est-à-dire des « structures politico-sociales du peuple donné », et par conséquent de la classe sociale à laquelle appartient le créateur. Une fois ces démarches accomplies, le critique peut passer au troisième grand objectif : étudier les rapports entre l'œuvre créée et la société sur laquelle elle exerce son influence. Ceci postule l'étude du contenu de l'œuvre, en particulier de sa « tendance ». On aboutit alors au quatrième point, à l'analyse des moyens d'expression artistique qui donnent sa force et confèrent sa valeur à la création. I. Gherea accorde une grande importance à l'étude « philologique » du texte, car l'exégèse ne peut se borner à des données générales, elle nécessite avant tout une analyse objective d'un texte pour mettre en évidence ses qualités artistiques. Pour la première fois dans l'histoire de la critique roumaine, Gherea posait la question du type littéraire et de la typisation, de la corrélation entre le type littéraire et l'environnement typique, de la psychologie du personnage et du langage adéquat, etc...

Il résuma ainsi sa méthode : « A notre avis, la critique doit répondre aux questions suivantes : d'où vient la création artistique ? quelle influence exercera-t-elle ? quelles seront les dimensions et la profondeur de cette influence ? et, enfin, par quels moyens cette création artistique agit-elle sur nous ? » Une réponse plus ou moins détaillée et sûre à ces questions résume un travail critique. Fidèle à l'esprit de l'époque positiviste et scientifique, Gherea qualifia la critique traditionnelle de « métaphysique », et le critique moderne de « scientifique ». Mais, lucide, il se rendit compte de l'ambiguïté de ces termes et précisa que la critique littéraire tend à devenir exacte et scientifique comme les sciences naturelles, mais que, avant d'aboutir à cet objectif lointain, il faudra de l'intuition, de l'inspiration, du talent,

(19) *Ibid.*, p. 68.

du goût et une réelle culture littéraire pour pouvoir juger de la valeur artistique d'une œuvre.

D'autre part, il ne cache pas que la critique littéraire ne peut ni ne doit être objective : le devoir du critique est de promouvoir les œuvres littéraires qui correspondent à son idéal social et de combattre les œuvres qui s'y opposent. Selon l'opinion de certains chercheurs roumains, Gherea aspirait à un réalisme critique et les confusions fréquentes dans ses écrits entre réalisme et naturalisme ne constituent qu'un caprice de terminologie (20). Il est certain cependant que le courant qui correspond à son idéal, c'est l'art engagé, ou, selon son expression, « l'art de tendance » ; l'adversaire, c'est l'art pour l'art.

Gherea appliquait surtout sa méthode à l'exégèse de la littérature roumaine contemporaine. A défaut du roman — le genre avait à peine fait son apparition en Roumanie —, il s'intéressa surtout au théâtre, et plus précisément aux comédies du grand dramaturge Caragiale qu'il qualifia d'écrivain réaliste ; à la poésie, en particulier à l'œuvre d'Eminescu en qui il voyait le plus grand poète contemporain, et à celle de Vlahuta, le « poète des paysans ». Les écrits critiques — autant d'essais brillants et profonds — de Gherea ont résisté au temps : morceaux d'anthologie, ils servent toujours de référence aux historiens de la littérature et de la culture roumaines.



Pour pouvoir remplir les fonctions qu'il assigne au critique, Gherea trouva aussi rapidement son style : combatif et polémique. Il s'en prit aux courants et aux institutions qui dominaient la vie culturelle roumaine : le mouvement « Junimea » dont l'organe fut une revue de grande audience qui regroupait tout ce qui comptait dans la vie intellectuelle roumaine *Convorbiri Literare* (21). Il attaqua de front l'animateur de ce courant, Maiorescu, au cours d'une célèbre polémique qui fut pendant quelques années, à partir de 1886, au centre de la vie culturelle et idéologique et qui s'acheva par la victoire éclatante de *Contemporanul*. Dans cette confrontation, il précisa et développa un concept à ses yeux fondamental : celui de l'art engagé. Il formula comme suit, en 1896, l'essentiel de cette polémique : « Il y a dix ans, dans mes premières critiques, j'ai soutenu la thèse suivante : la première condition pour créer une œuvre artistique, c'est le talent, le génie artistique. Plus le talent est grand et plus grande sera l'œuvre d'art. La puissance moralisatrice d'une œuvre d'art, sa valeur morale et sociale dépendent de la valeur morale et de l'idéal de l'artiste, de la valeur de ses idées sociales » (22).

(20) Cf. Ion VITNER, *Literatura în publicatiele socialiste si muncitoresti* (1880-1900) *Reviste Literare*. Formare conceptului de literatura socialista, Bucuresti, 1966, pp. 48-49.

(21) Sur ce mouvement littéraire on peut trouver quelques renseignements en français dans la thèse de doctorat d'université de Benedict KANNER, *La société littéraire « Junimea » de Jassy et son influence sur le mouvement intellectuel en Roumanie*, Paris, Bouvalot-Jouve, 1906, 271 p.

(22) C. DOBROGEANU-GHEREA, *Studii critice*, vol. II, pp. 385-386.

Gherea opère une stricte distinction entre l'art de tendance et l'art à thèse, qu'il qualifie de thésiste. Il condamne ce dernier comme une forme métaphysique qui, aussi bien sur le plan littéraire que politique, aboutit à une dénaturation (voir à ce sujet son étude *Tendancio-nisme et thésisme dans l'art*) (23). Le thésisme est un genre inférieur « car ce n'est pas l'expression d'un véritable tempérament artistique, mais un objet sur commande », alors que l'art de tendance signifie à ses yeux ce que l'esthétique allemande nommait « Weltanschauung » dans l'art, c'est-à-dire la tendance sociale d'une œuvre qui tente de décrire la vie sociale. Quant au concept de l'art pour l'art, il s'agissait pour lui d'un terme « métaphysique et très peu clair », et toutes les démonstrations tendaient à prouver que « l'art pour l'art, théorie soutenue par Maiorescu, en fait n'existait pas » (24). En tout cas, l'art de « tendance », c'est-à-dire le « rationalisme esthétique », ouvre des perspectives illimitées de la création tandis que la conception esthétique normative de l'art pour l'art, intellectuellement pauvre et abusant des jugements de valeur arbitraire, limite et ferme la voie de la littérature.

La polémique entre Gherea, critique littéraire encore inconnu de *Contemporanul*, et Titu Maiorescu, homme politique consacré, universitaire, philosophe et critique littéraire prestigieux, ne constituait pas un simple accident littéraire. Très vite, les contemporains se rendirent compte que ce duel intellectuel était un véritable affrontement des deux courants idéologiques essentiels de l'époque, de deux attitudes antagonistes. L'anti- « junimisme » des socialistes se distinguait de manière fondamentale des autres adversaires de Maiorescu et des *Convorbiri Literare*. La critique de *Contemporanul* était dirigée, non pas contre une personne, contre une attitude, considérée comme fautive, mais contre un système, une orientation, une idéologie, sur le plan culturel comme sur le plan politique.

G. Ibraileanu caractérisait la « Junimea » comme étant « l'expression de tendances réactionnaires, expression qui se manifeste dans la politique par le conservatisme, dans l'art par le romantisme, en philosophie par le schopenhauerisme et dans la critique littéraire par la théorie de l'art pour l'art » (25).

Sans doute, après les premiers numéros de *Contemporanul*, les *Convorbiri Literare* en publièrent-ils un compte rendu presque élogieux (26), mais dès 1882, Titu Maiorescu, dans une conférence publique intitulée « Darwinisme et progrès intellectuel » tourna en dérision le « déterminisme mécaniste », le féminisme militant de la nouvelle revue dont l'orientation socialiste apparaissait comme un péché

(23) « Tendentionismul si tezismul in arta », *id.*, I p. 75-95.

(24) Cf. « Asupra esteticii metafizice si stintifice », in *Literatura si stinta*, I, 1893, de même que sa réponse à l'enquête de A.D. ANGEL, in *Studii critice*, I, p. 254.

(25) G. IBRAILEANU, *Scriitori si Curente*, Iasi, 1909, p. 14.

(26) *Convorbiri Litterare*, XV. 1881, N° 6.

suprême, une « utopie à réprover » (27). Malgré une réplique de Sofia Nadejde, qui défendit le darwinisme et l'égalité des femmes, la véritable joute (28) commença seulement plus tard, lorsque les « junimistes » multiplièrent leurs attaques, et que Dobrogeanu-Gherea entra à la revue. Ce fut lui qui ouvrit véritablement le feu.

Bien que ce conflit se manifestât essentiellement sur le plan philosophique et littéraire, la lutte des socialistes contre le « junimisme », qui, selon E. Lovinescu, représentait « la seule force organisée de la réaction » (29), reposait sur une base surtout politique. Dans les années d'effervescence, lorsque s'éleva une vague de mécontentement contre le gouvernement libéral, présidé par I.-C. Brătianu, gouvernement « de corruption et de terreur », les « junimistes », par leur critique violente de la société bourgeoise et libérale, cherchèrent, en effet, et parvinrent à gagner à leur cause l'opinion publique en s'efforçant d'influencer surtout les étudiants ; mais, en même temps, ils constituaient une entrave sérieuse au progrès du socialisme à l'intérieur de la « couche cultivée ». Dans sa fameuse étude *Ce vor socialisti români ?* (Que veulent les socialistes roumains ?), C. Dobrogeanu-Gherea a défini la physionomie politique des « réactionnaires junimistes réunis autour de Carp-Maiorescu. Il y montrait que, par la presse et du haut de la tribune parlementaire, les junimistes, sans avoir de programme positif, réussissaient à exercer une certaine influence morale et intellectuelle, à attirer « quelques-uns des jeunes gens cultivés, certaines personnes sincères ». Cela d'autant plus « qu'ils font des déclarations qui ressemblent à la critique faite par nous (c'est-à-dire les socialistes) contre l'état actuel des choses. Certaines personnes, peu perspicaces, peuvent même trouver des ressemblances entre nous et les réactionnaires » (30).

La thèse selon laquelle la vie sociale et politique roumaine était caractérisée par des formes sans fondement réel constituait en effet, une plate-forme, en apparence commune, de la critique « junimiste » et socialiste. Mais, en réalité, la coïncidence était seulement formelle

(27) Un résumé de cette conférence fut publié par N. BRĂTIANU-HERMES dans une brochure, intitulée *Quatre conférences*. Un mois après, en juin 1882, parut, dans *Convorbiri Literare*, une étude signée par C. LEONESCU et intitulée *Darwin et la Science contemporaine* qui indirectement essaya de combattre les idées et les conclusions matérialistes tirées de la théorie de Darwin par les rédacteurs de *Contemporanul*. L'affirmation que « le darwinisme inaugure une philosophie scientifique » servait à Leonescu à des conclusions déistes. Il affirmait que l'objet essentiel de la science « n'est sûrement pas la matière, mais la force » et, la force, qui imprime un mouvement à la matière et explique l'évolution, c'est Dieu. Par conséquent, il arrivait à la conclusion que la théorie évolutive de Darwin peut se concilier avec la théologie. *Convorbiri Literare*, XV., 1882, pp. 102-110.

(28) Voir Sofia NADEJDE, « De nouveau le cerveau des femmes, d'après D.L. Manouvrier », *Contemporanul*, année VI, pp. 14-17. Le courage de le contredire et surtout de démontrer que ses affirmations étaient fausses irrita Titu Maiorescu qui signala le 6/18 juin 1882, dans ses notes : « Un article de l'exaltée Sofia Nadejde sur mon calcul concernant le cerveau des femmes (dans la conférence sur le darwinisme) » T. Maiorescu, *Insemnari Zilnice 1881-1886*, publiées avec une introduction de I. Radulescu-Pogoneanu, 2^e volume, Bucarest, édité par la librairie Socec et Co, p. 75.

(29) E. LOVINESCU, *Istoria civilizatiei române moderne*, vol. II, p. 13.

(30) *Ce vor socialistii români*, Jasi, 1886, p. 101.

et les points de vue étaient diamétralement opposés. Les attaques de la « Junimea » étaient dirigées contre les conquêtes bourgeoises et démocratiques et avaient surtout pour but de stabiliser la société roumaine sur les bases de l'ancien régime. Ce n'était pas le faux constitutionnalisme qui était dénoncé, mais la démocratie constitutionnelle, non pas le politicianisme bourgeois, mais les institutions bourgeoises. Les « junimistes » considéraient, par exemple, la révolution de 1848 comme une imitation dénuée de sens de la révolution occidentale et son résultat comme une adaptation de formes de vie étrangère au pays, comme une nuisible « contagion idéologique » (31).

C. Dobrogeanu-Gherea, lui qui niait également l'existence de conditions économique-sociales nécessaires pour renverser l'ancien régime et qui attribuait le déclenchement de la révolution de 1848 à des facteurs externe, au mouvement général européen, considérait que cet événement avait permis à la société roumaine arriérée de faire un bond en avant de plusieurs centaines d'années. Lorsqu'il critiquait les modalités de l'introduction des institutions bourgeoises, il dénonçait les formes politiques, vidées de leur contenu réel, par opposition à P. Carp qui attribuait les maux existants à la démocratisation de la société.

C. Dobrogeanu-Gherea soulignait que les « junimistes » critiquaient les formes sociales existantes, non pas parce qu'elles avaient gardé d'importants vestiges féodaux, mais à cause de leur aspect progressiste et capitaliste. Les « junimistes » voulaient surtout supprimer les réalisations démocratiques, les libertés existantes, tandis que « le parti révolutionnaire d'aujourd'hui, les socialistes » critiquent la société bourgeoise libérale, parce qu'ils veulent voir aboutir une forme de société plus avancée. Si la « Junimea » critiquait cette société, c'était pour faire revenir de plusieurs siècles en arrière. C'est la raison pour laquelle « entre les socialistes et les réactionnaires le gouffre est plus profond qu'entre les socialistes et les libéraux » (32). Sans nier totalement les mérites culturels de la « Junimea », il montrait que l'esprit et l'influence sociale de ce courant étaient, à beaucoup d'égards, contraires à l'esprit du courant littéraire et intellectuel avancé de Lessing en Allemagne, par exemple, ou à celui de l'école critique des révolutionnaires démocrates russes. La « Junimea », à juste raison, « a rendu dérisoires les grands mots liberté, fraternité, égalité, devenus un moyen d'exploitation dans la bouche de nos politiciens peu scrupuleux. Mais, en les éliminant, la « Junimea » a éliminé, en même temps, leur contenu... ». Elle tend à remplacer les idéaux sociaux et politiques de 48 par un programme réactionnaire. L'activité sociale et politique de la « Junimea » s'identifie à la destruction du « contenu profondément humanitaire des grands idéaux sociaux ». Ce qui, sur un plan idéologique se concrétise par la tentative d'inspirer à un grand mouvement littéraire et artistique des principes politiques conservateurs et des principes philosophiques empruntés à Schopenhauer. La thèse de « l'art pour l'art » constitue une barrière idéologique, desti-

(31) Serban CIOCULESCU, Vladimir STRAINU, Tudor VIANU, *Istoria Literaturii Române moderne*, vol. I, Bucuresti, 1944, p. 195.

(32) *Ce vor socialistii români*, p. 101.

née à empêcher l'épanouissement des idées sociales avancées ». « Lorsque les preux qui défendent ce principe de « l'art pour l'art », de l'art pur, de l'art qui est au-dessus de tout, de l'art qui doit passer avant tout [...], lorsque ces preux commencent à crier contre les idées et les tendances sociales introduites dans l'art [...], ils ne s'élèvent pas contre les idées et les tendances sociales en général [...], mais contre certaines idées et tendances » (33).

Pendant une décennie, I. Gherea combattit dans les colonnes de *Contemporanul* d'abord, des autres publications socialistes ensuite, sur le plan esthétique et littéraire, les positions défendues par la « Junimea ». Polémiste par tempérament, il mettait dans ce duel toute sa véhémence, toute sa passion de lutteur, toutes ses qualités intellectuelles. Il n'était pas animé par les préoccupations professionnelles d'un critique littéraire, mais avait la conscience d'un militant socialiste qui voulait contribuer par cette voie aussi à lever les obstacles qui se multipliaient devant la propagation de ses idéaux.

Le début de la polémique avec Maiorescu a été précisé en 1893, par C. Dobrogeanu-Gherea comme suit : « Il y a à peu près huit ans, Maiorescu a écrit deux articles dans *Convorbiri Literare* », l'un sur les comédies de Carageale, l'autre intitulé « Poètes et Critiques ». Comme réponse à ces articles, j'ai publié dans *Contemporanul* et reproduit dans le deuxième volume de mes *Critiques* un article intitulé « La personnalité et la moralité dans l'art ». Dans cet article, j'ai parlé des opinions de M. Maiorescu sur des questions de grande importance, telles la morale dans l'art, la signification des idéaux sociaux dans l'art, etc... J'ai soutenu, entre autres, que les opinions esthétiques de M. Maiorescu étaient de nature métaphysique, sa terminologie impropre et lourde et j'ai montré plusieurs contradictions entre les deux articles » (34).

Le problème du rapport entre la réalité et l'art, celui de l'unité de l'éthique et de l'esthétique dans l'œuvre d'art constituent les thèses fondamentales de la critique de Gherea, qu'il devait compléter ultérieurement par la formule de l'« idéal social avancé ». Maiorescu considérait qu'un artiste ne devait pas aborder les problèmes sociaux, Gherea affirmait, lui, que ces problèmes étaient, entre tous fondamentaux : un artiste, un écrivain ne doit pas se tenir éloigné de la politique et des remous sociaux, il doit au contraire accorder ses sentiments, ses idées aux idées et aux sentiments avancés de son époque.

Loin de se limiter à la littérature au sens étroit du mot, le critique cherchait à aborder, en même temps, les questions brûlantes de la vie intellectuelle roumaine que l'on retrouve, d'ailleurs, dans d'autres pays. Ainsi, Gherea accordait une grande place à la lutte contre le pessimisme propagé par la « Junimea », pessimisme qui, d'après les constatations d'un contemporain, a exercé une « influence néfaste », s'est introduit « comme un poison dans les âmes », est devenu une véritable maladie des intellectuels roumains, faisant sombrer les

(33) C. DOBROGEANU-GHEREA, *Studii critice*, vol. I, p. 223.

(34) *Ibid.*, I, p. 193.

esprits dans l'apathie », les empêchant de participer à la lutte pour la réalisation des idéaux humains élevés (35).

Un article retentissant de 1887 intitulé « Le déceptionisme dans la littérature roumaine » s'attacha à dévoiler les causes qui caractérisaient « l'actuelle époque littéraire » (36). Il rejeta le terme de pessimisme qu'il considérait comme « trop étroit pour le poids que les uns lui accordent et trop large pour le sens que d'autres lui prêtent ». A ce mot en vogue et nébuleux il préféra le terme de « déceptionisme ». Gherea montrait que les sources de cet état d'esprit résidaient dans les réalités sociales, « Les causes de notre déception, de la déception de nos poètes, ce sont les anomalies de la société bourgeoise. L'origine de la maladie du siècle se trouve dans l'état pathologique de la civilisation bourgeoise ». En Occident, les gens les plus honnêtes, les plus intelligents, les plus humanistes se sont réunis autour de la bourgeoisie, dans la lutte pour démolir la vieille société féodale. Les idéologues de cette force sociale ascendante promettaient une société qui devait apporter la liberté, l'égalité, la fraternité. Mais, après la victoire de la Révolution, c'est la grande bourgeoisie qui est arrivée au pouvoir et qui a transformé la société à son image. La différence entre ce qui a été réalisé et ce qu'on espérait est immense. L'exploitation de l'homme par l'homme est restée la même. Les droits de l'homme, les mots d'ordre de la Révolution sont restés lettre morte. « La différence entre le superbe Apollon et l'affreux Silène est plus petite, écrivait G. Dobrogeanu-Gherea, qu'entre la société promise par les utopistes et celle qui a été réalisée. Au lieu de la justice, l'oppression des pauvres et des petits ; au lieu de la paix, une guerre meurtrière, qui se poursuit au sein de la société sous la forme de la libre concurrence ; au lieu de l'égalité, une épouvantable inégalité économique, comme jamais il n'en a existé sur terre ; au lieu de la liberté, un esclavage économique cruel : des mines sans lumières, des fabriques sans air, l'insécurité du lendemain. Oui, la bourgeoisie a transformé la société d'après sa propre image. L'amour est une marchandise, la famille une affaire commerciale, l'honnêteté, la morale, les magnifiques idéaux n'ont plus de sens. Tout est sans importance. Vive l'argent ! » Pour la bourgeoisie « l'argent sert d'idéal, l'argent sert de religion, l'argent est un dieu ». Il s'est passé la même chose après 1848, en Roumanie : les institutions sociales bourgeoises qui ont trompé les espoirs de l'Occident ont déçu également ceux de la société roumaine.

C. Dobrogeanu-Gherea ne se contenta pas de résoudre l'énigme du « déceptionisme » dans la littérature roumaine, il en fit connaître les causes, pour que, sur le fond sombre des réalités sociales bourgeoises se détache plus clairement l'optimisme du siècle à venir. « Ces optimistes sont également les produits de la société moderne, ce sont les socialistes qui représentent les intérêts de la société future, qui comprennent que la société d'aujourd'hui est la condition nécessaire

(35) Cf. le compte rendu de Ion ROMAN, « Studiile critice ale lui I. Gherea », publié dans *Drapelul*, de Jassy, du 15 avril 1890.

(36) L'étude citée est parue en français dans la *Revue socialiste*, 1893, n° 98, pp. 175-191.

à leur bonheur futur ». Se basant sur les forces sociales jeunes, vigoureuses qui peuvent mettre fin aux mensonges sociaux, aux oppressions, aux misères humaines, les socialistes « pleins de grands espoirs et d'une confiance absolue dans l'avenir, les yeux fixés sur leur magnifique idéal, vont de l'avant ».

C'est de là que découle la vraie mission de la littérature qui détermine à la fois son contenu, son influence et sa valeur artistique : l'art engagé. L'écrivain doit prendre conscience de sa mission sociale et humaine pour pouvoir créer de grandes œuvres. Pour y parvenir, il doit se libérer des conceptions conservatrices et acquérir un idéal émancipateur (37).



Cette polémique retentissante s'est révélée comme un des moyens les plus efficaces de la propagande socialiste et a exercé une énorme influence sur la vie culturelle de l'époque. Elle a largement dépassé la sphère de la critique littéraire.

Le message de *Contemporanul* : contestation sociale, solidarité avec l'exploité, certitude que le monde revêtira, « à tout jamais », un autre aspect, confiance en la capacité de l'homme de transformer la société et la nature, tout ceci a touché ses lecteurs, enflammé les sentiments de la nouvelle génération. Les socialistes ont concentré l'attention de l'opinion publique sur les problèmes contemporains majeurs, semé dans la conscience d'une intelligentsia avide de renouveau la confiance illimitée dans la science et le progrès au moyen de la science.

Un grand médecin, Cantacuzino, a évoqué en ces termes, quelques années plus tard, le climat de l'époque, les courants et les idées qui enthousiasmaient la jeune génération des années 1890 : « C'était le moment où les vastes essais de synthèse scientifique, sociale et philosophique de l'Occident cultivé commençaient à pénétrer dans notre jeunesse, où face au capitalisme industriel, le prolétariat occidental organisait ses forces conscientes [...] l'évolutionisme en biologie [...]. Le panthéisme hégélien et la violente critique sociale de K. Marx, les cris de douleur et de désespoir de Beethoven et de Wagner [...] cette formidable tempête d'idées et de sentiments, qui, vers le milieu du siècle dernier, a secoué l'Europe intellectuelle, trouva une résonance dans l'âme des lycéens roumains entre 1880 et 1890. Face à l'ambition matérialiste, s'élaborait dans nos centres universitaires une jeunesse vibrante, assoiffée de haute culture et de critique scientifique, animée d'un noble idéal de justice sociale. » Cette jeunesse suivit avec passion la lutte entre le renouveau révolutionnaire et l'inertie conservatrice qui se concrétisa dans la polémique Dobrogeanu-Gherea-Maioreanu (38).

En 1890, paraissait le premier volume des *Etudes critiques* de Dobrogeanu-Ghera : ce fut un événement intellectuel. Le volume qui comprenait, à l'exception de deux articles inédits, les critiques litté-

(37) Cf. l'étude écrite en 1892, « Artistii proletari culti » (Les artistes prolétaires cultivés) in *Studii critice*, vol. I, pp. 261-293.

(38) I. CANTACUZINO, « In amintirea lui Ion Radovici », in *Viata Româneasca*, III, 1908, N° 5, pp. 318-319.

raires parues dans *Contemporanul*, sous une forme revue et modifiée, fut accueilli avec un intérêt tout à fait inhabituel. I. Gherea suscita des oppositions et des adhésions violentes : il conquiert presque toute la jeunesse fascinée par la profondeur de ses analyses qui démontraient la faillite de la société bourgeoise et inspiraient optimisme et confiance dans l'avenir de l'humanité et de la culture (39). Dès la parution du premier volume, le poète I. Vlahuta écrivait : « On ne peut donner un meilleur livre à notre jeunesse le plus souvent découragée et poussée trop tôt au pessimisme, la maladie la plus grave du temps : combien de lumière, de vérité, et d'enthousiasme il y a dans cette œuvre admirable de M. Gherea ! On y trouve des pages qui vous ressuscitent. Au fur et à mesure que la lecture avance, on se sent meilleur, plus sage et plus fort dans le combat de la vie. »

L'atmosphère de l'époque revit dans un article écrit, il est vrai, en 1916, de Gala Galaction : « Il y a vingt-cinq ans, les idées et les convictions sociales, le système de critique littéraire de Dobrogeanu-Gherea dominaient, lumineux, dans le ciel de l'intellectualité roumaine [...] Les critiques de Gherea, la polémique Ghera-Maiorescu éclairaient notre esprit et rendaient archaïques toutes les luttes de l'Iliade. On était avide de nouvelles idées. On se sentait né pour l'idéal social qui scintillait au firmament de la nouvelle stratégie ! L'argumentation évidente, la clarté de l'exposé, la générosité des convictions de Gherea nous échauffaient jusqu'à l'enthousiasme [...]. Il y a un quart de siècle toute la jeunesse roumaine, enthousiaste et idéaliste, était socialiste et admiratrice de Gherea » (40).

G. Ibraileanu, critique littéraire formé à l'école de Gherea, a dévoilé les raisons d'un succès si profondément ancré dans le souvenir des contemporains : « Gherea est tellement l'homme de cette époque, il correspond tellement bien aux besoins littéraires du moment que peu d'années suffirent à le rendre célèbre » (41).

La victoire de Gherea était en même temps celle de la pensée socialiste ; des centaines d'intellectuels ont rejoint les rangs du socialisme, le courant de *Contemporanul* (42) dont l'animateur et le chef de file était le « restaurateur de Ploesti ». Sous son influence, l'intelli-

(39) Le grand historien roumain N. Jorga qui, à l'époque, salua avec enthousiasme la parution des *Etudes critiques*, quoique plus tard hostile au socialisme, se souvint par la suite, en ces termes de l'influence exercée par les études de Gherea sur la génération des années 1890 : « La jeunesse avide de foi, dans l'ambiance de décomposition junimiste, accueillait avec sympathie ce drapeau que l'on brandissait, fût-il rouge, et appréciait avec raison, après les caprices des « destructions » critiques, l'avènement solide d'un penseur sérieux qui vivait pour atteindre des buts idéaux plus chers que la vie et tous ses biens » N. JORGA, *Istoria literaturii românești contemporane*, Vol. II, București, 1934, p. 4.

(40) Gala GALACTION, *Cameni si ginduri din veacul meu* București, ESPLA, 1955, pp. 137-138.

(41) G. IBRAILEANU, *Note si impresii*, Iasi, 1920, p. 149.

(42) L'état d'esprit de l'intelligentsia roumaine progressiste de ces années-là est évoqué également dans les mémoires d'un participant au mouvement socialiste, B. LIEBER-LIEBRESCU, *A doctor's apprenticeship*, New York, 1955, pp. 200-210.

gentsia roumaine connut des moments d'enthousiasme : des étudiants, des artistes, convaincus de la nécessité d'une activité sociale, se proposant de réaliser les idées émancipatrices, s'élevaient contre le milieu dont ils faisaient partie, avec la passion du néophyte découvrant dans le socialisme, selon le mot de B. Croce, « le chemin royal de l'humanité » (43).

Toute profession de foi socialiste se heurtait aux préjugés et aux conventions ; mais les sanctions n'étaient pas en mesure de contenir l'élan de la jeunesse. Elle souhaitait se conformer aux préceptes de l'école de *Contemporanul* qui voulait former un type d'intellectuel athée, révolté, libre-penseur, à l'esprit téméraire, exempt de préjugés, libéré des idées reçues par l'éducation et le milieu. Une nouvelle attitude, une nouvelle mentalité naquit dont Ibraileanu rendit compte ultérieurement en ces termes : « Je croyais fermement au bien, à la vérité, je sentais que mon être était un moyen pour la réalisation du bonheur humain et du triomphe de la vérité [...], je ne vivais que pour ces idées qui constituaient la seule chose importante de notre vie » (44).

L'écho des activités critiques de Gherea dépassa largement les frontières de la Roumanie. En France notamment, ses disciples, G. Diamandi en tête, déployèrent tous leurs efforts pour le faire connaître des étudiants socialistes du quartier latin. Leurs traductions des écrits de Gherea parurent en français en 1893-94, dans plusieurs revues et surtout dans *L'Ere nouvelle* éditée par G. Diamandi (45). « Gherea est le seul critique, écrivait Diamandi, qui ait du crédit auprès du public roumain. Les ouvrages *Studii critice* obtinrent un succès énorme, c'est un véritable monument d'érudition. La nouvelle école de critique socialiste roumaine a été créée de toutes pièces par notre collaborateur. Mais le plus grand mérite de Gherea, celui pour lequel le socialisme scientifique lui est reconnaissant, c'est d'avoir fait connaître Marx et Engels en Roumanie. Gherea a été le premier théoricien du parti. La littérature socialiste roumaine, grâce à lui et à Nadejde, se place au premier rang de la littérature socialiste internationale, à côté des ouvrages de Engels, de Bernstein et de Kautsky [...]. Gherea sera un de nos collaborateurs les plus assidus, et nous regrettons qu'il ne soit pas né en France, en Angleterre ou en Allemagne » (46). Dobrogeanu-Gherea ne partageait pas cet enthousiasme et ne cherchait nullement

(43) On trouve à ce sujet des renseignements intéressants dans le rapport présenté par le délégué roumain Racovitza (qui devint un savant de réputation mondiale) au Congrès international des étudiants et des anciens étudiants socialistes tenu à Bruxelles, les 20-22 décembre 1891, *Compte rendu*, pp. 41-44.

(44) G. IBRAILEANU, « Amintiri din copilărie și adolescență » (Souvenirs de mon enfance et de mon adolescence), in *Adevarul literar și artistic*, N° 890 du 26 décembre 1937.

(45) Ainsi, à part l'étude déjà mentionnée, « Le déceptionisme dans la littérature roumaine », les études suivantes de DOBROGEANU-GHEREA, signées C. GHÉRÉ, ont paru en français : « Les causes sociales du pessimisme », *La Revue sociologique*, 1893 ; « Max Stirner ou l'anarchie de la pensée », *L'Ere nouvelle*, 1893, pp. 101-104 ; « La conception matérialiste de l'histoire », *id.*, 1894, n° 1, pp. 1-24 ; « Taras Sevcenko », *id.*, 1894, N° 5, pp. 29-37.

(46) *L'Ere nouvelle*, 1893, p. 104.

à se faire connaître. A Kautsky qui lui demandait de publier ses articles en allemand dans la prestigieuse *Neue Zeit*, il répondit que ses articles de vulgarisation du socialisme scientifique, ses études sur les écrivains roumains et même ses polémiques littéraires plus générales étaient destinés essentiellement au public roumain et n'intéresseraient certainement pas les Allemands (47).

Mais l'influence la plus profonde de l'activité critique de Ghérea se manifesta dans l'impulsion donnée à la création littéraire, dans l'intérêt que l'opinion publique roumaine accorda aux phénomènes artistiques, aux grands débats esthétiques qui tinrent la première place dans les années 1893-94. Le mouvement socialiste participa en première ligne à cette effervescence littéraire : par ses publications périodiques littéraires (même l'organe quotidien avait un supplément hebdomadaire littéraire et artistique), par les grandes confrontations littéraires organisées par les clubs ouvriers de Bucarest. Quant à Ghérea, ses interventions se firent plus rares. Mais la parution successive dans les années 1891-96 de ses trois volumes d'études critiques fut accueillie comme un événement de grande portée.

La critique littéraire et les problèmes de création artistique se situèrent au centre de l'activité socialiste en Roumanie, alors qu'elle trouvait surtout audience dans les milieux intellectuels. Mais la fin du XIX^e siècle marqua un tournant : l'intelligentsia se détourna de ses idéaux de jeunesse et, en 1899, les dirigeants issus de ses rangs proclamèrent la dissolution du Parti social-démocrate roumain. Le mouvement socialiste renaîtra quelques années plus tard sous l'impulsion de Christian Racovski, mais cette fois sur une base ouvrière.

A ce moment crucial, Dobrogeanu-Ghérea donna une éclatante démonstration de militantisme socialiste : alors qu'il était en pleine gloire, que sa réputation était établie, il cessa de se consacrer à la critique littéraire qu'il jugeait désormais inutile. Il s'attacha à l'étude des nouveaux problèmes théoriques et politiques qui se posaient au socialisme : lutte contre le populisme, problèmes agraires dont l'acuité avait été révélée par la grande révolte paysanne de 1907. Dans ce domaine également il fut un novateur et son ouvrage sur le *néo-servage* posa les fondements d'une sociologie agraire marxiste dans les Balkans.

Au terme de cette brève présentation qui a permis seulement d'esquisser les contours d'une vaste problématique, il faut formuler les conclusions avec une extrême prudence. Il sera, de toute façon, nécessaire d'élargir l'investigation à tous les Balkans, si l'on veut mesurer le rôle exact joué par la critique littéraire dans la pénétration des idées socialistes, d'une part, et le rôle et l'influence du socialisme naissant dans le « risorgimento » de la vie culturelle à la fin du siècle, d'autre part. La critique littéraire socialiste a rempli en Roumanie une fonction militante. Mais à la différence de la Russie où elle servait de tribune à l'expression politique dans les conditions de l'autocratie, dans une Roumanie dotée d'un régime constitutionnel libéral, elle assumait une autre fonction et un autre destin. Axelrod fit en 1880 une

(47) Lettre citée de décembre 1894.

comparaison entre la situation de la Russie et celle de la Roumanie du point de vue du niveau intellectuel comme un facteur nécessaire à la réceptivité des doctrines socialistes de la part de l'intelligentsia : « ... en Russie, il existe une littérature scientifique et périodique précieuse qui sert depuis longtemps de pilier au développement des idées socialistes dans la jeunesse. Mais en Roumanie, ce fondement intellectuel fait totalement défaut » (48).

Voulant préparer les esprits de l'intelligentsia en formation, détachée des problèmes sociaux et ignorante des grands courants d'idées scientifiques, intellectuels et politiques de l'époque, le socialisme naissant mit l'accent sur le scientisme et le phénomène littéraire et parvint à engendrer un ample mouvement culturel et à remplir un vide. La critique littéraire devint un point nodal de tout débat sur le rôle de l'intelligentsia, de la culture et de l'art dans la lutte sociale et sur la modernisation d'un jeune pays retardataire. A son tour, le socialisme naissant porta la marque de la fermentation dynamique qu'elle avait produite aux alentours de 1890 dans le milieu étudiant et intellectuel. Ainsi s'explique que de nombreux historiens de la culture roumaine (certains comme Ibraileanu qui firent partie de ce mouvement) caractérisèrent les débuts du socialisme en Roumanie comme un courant culturel romantique, œuvre de « jeunes idéalistes ». En fait, c'est dans le mouvement des idées et dans l'impulsion donnée à la littérature que se manifesta le plus profondément l'influence socialiste concrétisée dans la critique littéraire de Gherea.

En ce qui concerne l'intelligentsia, si enflammée, si débordante d'enthousiasme, et même excessive, son ralliement à la « bannière rouge » fut de courte durée et la trace des idées socialistes dans sa Weltanschauung s'avéra épidermique. En 1880, Axelrod, qui fit une analyse très critique de l'intelligentsia naissante roumaine, de l'apathie intellectuelle du pays et de l'excitation provoquée par les premiers propagateurs des idées socialistes, donnait l'avertissement suivant : « Il ne faut cependant pas se laisser duper par le succès quantitatif de la « propagande socialiste » et le côté extérieur des résultats [...]. Selon toute vraisemblance, le socialisme en Roumanie jouera encore un certain temps le rôle de collecteur de tous les éléments qui aspirent à un relèvement intellectuel et socio-politique du pays. [...] Mais les éléments authentiquement socialistes qui en sortiront seront peu nombreux ».

A l'époque, les jeunes socialistes roumains, les frères Nadejde, en tête, protestèrent contre cette affirmation. Et pourtant, après être devenu le dirigeant du Parti social-démocrate roumain, Nadejde lui-même prononça à la fin du siècle la dissolution du parti et passa avec tout l'état-major intellectuel dans le camp des libéraux.

Dans les années 1880-1890, tous les éléments valables de la jeunesse estudiantine s'étaient déclarés socialistes. Certes parmi les collaborateurs des revues socialistes, des hommes comme A.C. Cuza, N. Jorga,

(48) Cf. l'article cité d'Axelrod, note 6.

qui avaient débuté comme jeunes poètes socialistes devinrent les apôtres : le premier du racisme et du facisme roumains, le second du nationalisme. D'autres comme G. Diamandi ou Mortzun finirent grands commis de l'Etat. Il n'empêche que, parmi les noms les plus prestigieux de la science et de la culture roumaine, beaucoup restèrent toute leur vie marqués par l'influence de Gherea et de *Contemporanul*.

Quant au mouvement ouvrier, le socialisme naissant laissa des traces durables ; on y vit apparaître très tôt une littérature authentiquement ouvrière dont l'étude mériterait un examen approfondi. Il serait de même souhaitable de publier en français une anthologie des écrits de Dobrogeanu-Gherea pour lui rendre la place qui lui est due dans l'histoire de la critique littéraire et de la pensée socialistes internationales.